

BOULIFA Si Amar-ou-Saïd (1865 – 1931) : le grand précurseur berbérisant

Né vers 1865 à Adeni (Irjen, Grande Kabylie), Boulifa appartient à une famille maraboutique modeste (d'où le *Si* de son nom). Boulifa (contrairement à ce qu'écrivent M. Redjala et J. Déjeux) est bien son nom patronymique à l'état-civil (français) ; en kabyle sa famille s'appelle At Belqasem u Aæmer : il est donc Amar fils de Saïd des Aït Belkacem ou Amar. Il est orphelin très jeune, mais a la chance d'être apparenté par sa mère à la puissante famille de notables caïdaux de Tamazirt, les Aneur [At Waæmer]. L'oncle maternel fait donc scolariser son neveu orphelin à l'une des toutes premières écoles ouvertes en Grande Kabylie (1875), pour laquelle les candidats étaient alors rares.

Et ce concours de circonstances va être déterminant pour le restant de sa vie puisqu'il s'engage rapidement dans la carrière d'instituteur, la seule voie de promotion qui pouvait alors s'offrir à un jeune Kabyle d'origine modeste. Il est d'abord moniteur-adjoint à Tamazirt, puis, après un stage à l'École normale de Bouzaréah (1896), instituteur-adjoint. D'après les documents – très incomplets – que détient sa famille, il ne serait nommé instituteur primaire public qu'en 1922. A partir de 1890, il devient répétiteur de berbère à l'École normale puis en 1901, à la Faculté des Lettres d'Alger.

Dans son testament, daté du 20 octobre 1914, Boulifa se présente comme professeur de berbère à l'École normale et à la Faculté des Lettres d'Alger, ce qui laisse supposer qu'il a pu accéder au rang de chargé de cours de l'Université. C'est du reste avec ce titre qu'il signe un article de 1923 (Cf. bibliographie, n° 7). Il prend sa retraite en 1929 et meurt le 8 juin 1931 à Alger (hôpital Mustapha). Il est enterré au cimetière de Bab-el-Oued (Alger). Il participe à la mission Ségonzac au Maroc¹ (fin 1904-1905) d'où il ramène ses *Textes berbères de l'Atlas*.

Sans enfant, il institue ses deux neveux (Ahmed et Belkacem Boulifa), qui vivaient à Adeni, légataires universels. C'est de son petit-neveu, Salah Boulifa (fils de Belkacem), lui-même instituteur à Adeni, que proviennent les informations et documents qui sont servi à l'élaboration de cette notice.

Pendant la guerre d'indépendance, l'ensemble de sa bibliothèque (qui, d'après les souvenirs des membres de sa famille, était considérable) et de ses documents, entreposés dans une petite maison à l'écart du village d'Adeni, sont détruits dans un incendie volontaire allumé par l'armée française qui

¹ Boulifa aurait quitté la mission en raison d'un désaccord avec Segonzac (?), en simulant une maladie ; information de Ameziane Amenna, lui-même originaire du village d'Adeni et fils d'un ami intime de Boulifa.

craignait que la maison ne serve de refuge aux maquisards. La mère de Salah Boulifa a pieusement rassemblé les quelques rares papiers échappés au feu, parmi lesquels figurent son testament, deux documents administratifs relatifs à sa carrière, et le cahier de notes du voyage au Maroc.

Boulifa a été le prototype de l'instituteur et de l'érudit kabyle de formation française, totalement acquis aux idéaux de l'Ecole républicaine française², à ses objectifs affichés de promotion et d'égalité, mais, en même temps, profondément fier de sa culture et de sa langue d'origine auxquelles il se consacrera toute sa vie.

Boulifa a été un berbérisant proluxe ; il s'est intéressé – c'était d'abord un enseignant de berbère – principalement à la langue. Et il a pris très au sérieux sa fonction de pédagogue puisqu'il a élaboré la première véritable méthode d'enseignement (complète) de kabyle, fondée, avec plusieurs décennies d'avance, sur les principes de la pédagogie dite directe des langues. Antérieurement à Boulifa, on ne disposait que de grammaires descriptives, à la vocation pédagogique limitée. Mais il s'est également activement penché sur la littérature et l'histoire de sa région natale.

Les berbérisants français, ses maîtres et ses pairs, n'ont pas toujours été très indulgents dans leurs appréciations sur son œuvre scientifique. On en trouve des traces nettes chez André Basset et plusieurs témoignages oraux nous l'ont confirmé. André Basset, le maître incontesté des études berbères pendant la période coloniale, semble avoir considéré les travaux de Boulifa comme peu fiables, y compris en matière kabyle où il manifeste parfois des réserves sur ses notations.

Cette attitude, assez injustifiée, était manifestement dictée par une réaction d'allergie universitaire devant l'engagement berbère marqué de Boulifa et, sans doute aussi, par une certaine réticence à reconnaître un indigène comme un pair. Sur un cas au moins où l'on peut juger sur pièces (à propos du verbe *idir/dder* "vivre"), c'est Basset qui se trompait, ce qu'il reconnaît d'ailleurs lui-même fort honnêtement de longues années après dans une formulation très révélatrice :

« Seule une défiance exagérée vis-à-vis d'Abès et de Boulifa nous avait empêché d'en rechercher les notations ou d'en tenir compte. Il nous a fallu deux enquêtes personnelles pour en apprécier la valeur [...] ». (*Articles de dialectologie berbère*, 1959, p. 155).

On ne pouvait mieux dire la méfiance des berbérisants institutionnels français vis-à-vis de leurs confrères autochtones. On ne partagera pas non plus

² Il semble même qu'il ait été Franc-maçon.

le jugement plutôt sévère de Jean Déjeux sur la monographie historique de Boulifa : *Le Djurdjura à travers les siècles*. Elle est, en particulier pour la période turque, une bonne synthèse, surtout si l'on tient compte de sa date et du contexte historico-idéologique – ce qui s'impose en matière d'évaluation des sciences sociales. Il y a certes dans cet ouvrage de Boulifa, encore plus que dans tous les autres, un parti pris berbère et kabyle sans doute excessif. Le sous-titre : "Organisation et indépendance des Zouaoua" annonce clairement la couleur ! Et il est vrai que cela donne une tonalité très partielle à cette étude où la glorification nationale kabyle est permanente. Mais s'agissant de quelqu'un qui n'était pas un historien professionnel, le livre soutient honorablement la comparaison avec les travaux de la plupart des universitaires français de l'époque, chez lesquels l'idéologie et les thèmes coloniaux sont au moins aussi présents et pesants.

On est d'ailleurs assez surpris de cette absence de remise en perspective, car à ce compte, il n'y aurait pas grand chose à retenir de tous les travaux historiques français au Maghreb, au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : tous sont truffés de poncifs sur la mentalité et la psychologie sociale (transhistorique) des Berbères (et des Arabes) ! Notamment leur origine "européenne" ou leur "inaptitude à l'Etat", que l'on retrouve même chez les plus grands, les piliers de l'Université française au Maghreb au début du XX^e siècle. Les Français ont longtemps écrit une histoire française et européenne du Maghreb, les intellectuels nationalistes arabophones ont développé, à partir des années 30, un discours arabo-islamisant – largement repris après 1945 et jusqu'à nos jours par les spécialistes occidentaux des sciences sociales. Boulifa a tenté – sans doute trop tôt – d'écrire une histoire berbère de la Kabylie.

On peut estimer qu'il a eu un rapport trop passionnel à son objet d'étude, et même lui reprocher d'avoir été, avant l'heure, un militant fougueux de la culture berbère. Cela ne paraît ni infâmant, ni de nature à ôter à ses travaux tout intérêt scientifique. Cela serait même un travers assez bénin dans la mesure où le parti-pris est si flagrant qu'il est aisé d'en tenir compte dans la lecture et l'exploitation de ses ouvrages. Ce n'est pas, loin de là, le cas de nombreux travaux actuels sur le Maghreb où un vernis pseudo-épistémologique et théorique n'a d'autre fonction que de masquer des orientations et présupposés idéologiques que l'on assume d'autant moins ouvertement qu'ils occupent les positions dominantes ou de pouvoir.

L'apport scientifique de Boulifa, dans toutes les matières auxquelles il s'est intéressé, est indéniable, même si ses formulations et son style datent, même si ses options personnelles détonnent (par rapport à son époque et encore par rapport à la nôtre où il ne fait toujours pas bon parler du Maghreb d'un point de vue berbère !) et peuvent agacer certains. Du reste, la lecture attentive des fragments de notes du voyage au Maroc, (désormais

intégralement accessible ; Cf. Ould-Braham 1995) notamment les passages sur l'origine et l'histoire des Berbères, montre que Boulifa était un historien mesuré, bien informé et qui ne se laisse pas aller aux élucubrations courantes de l'époque, y compris chez les universitaires. Comme le montre le passage suivant, ses appréciations sur la formation du peuplement berbère sont tout à fait modernes et contrastent très favorablement avec les fumeuses théories celtiques, germaniques ou grecques qui avaient alors largement cours :

« D'après lui [M. de Segonzac], les Rifains ne peuvent descendre que des tribus Barbares qui au VI^e siècle avant J.C. ont envahi le midi de la France et l'Espagne. les yeux bleus de certains Rifains font même penser au sang germain coulant dans les veines de ces indomptables montagnards. Il y a là une hypothèse un peu hasardée comme le sont d'ailleurs toutes celles que l'on peut formuler au sujet de la formation des races, ou plutôt des différents éléments composant une race. Qu'il y ait eu en des temps très reculés et que l'histoire arrive à peine à préciser des Germains, des Gaulois ou des Ostrogoths qui, poussés par le besoin ou l'intérêt, le détroit de Gibraltar traversé, se soient répandus dans le Tell marocain pour vivre la vie indigène en s'assimilant aux habitants, la chose est possible et très vraisemblable. Mais de là, arriver à une généralisation qui ferait descendre tous les Rifains d'une race germanique serait une conclusion qui n'aurait aucune base et que ni l'histoire, ni les ethnographes n'admettraient. Les Rifains ne sont pas plus d'origine germanique ou celtique que leurs frères les Kabyles du Jurjura ou de l'Aurès chez qui le type blond abonde. Les connaissances historiques et ethnographiques sur l'Afrique du Nord, connaissances qui deviennent de plus en plus précises, ne nous permettent plus aujourd'hui d'admettre les hypothèses émises sur l'origine des blonds en Afrique. [...] La conclusion est que la race autochtone appelée généralement la race berbère a eu de tous les temps des bruns, des blonds.... » (*Journal*, lundi 7 novembre 1904).

Son œuvre est à la fois un témoignage interne varié, d'une grande précision sur sa société, et un acte de foi et d'amour envers la culture berbère. Boulifa est sans aucun doute le plus important des érudits kabyles de son époque.

Il est l'auteur de :

Ouvrages :

1. *Une première année de langue kabyle* (dialecte zouaoua). A l'usage des candidats à la prime et au brevet de kabyle, Alger, Jourdan, 1897, 2^e édit., 1910, 228 p.

2. *Recueil de poésies kabyles* (texte zouaoua), précédé d'une étude sur la femme kabyle et d'une notice sur le chant kabyle (airs de musique), Alger, Jourdan, 1904, XCII p.+ 555 p.

Réédité par YACINE (Tassadit), Paris/Alger, Editions Awal, 1990. 236 p.

3. *Méthode de langue kabyle* (cours deuxième année). Etude linguistique, sociologique sur la Kabylie du Djurdjura. Texte zouaoua, suivi d'un glossaire, Alger, Jourdan, 1913, VII-XX p. + 544 p. [345 p. de textes kabyles + glossaire : p. 347-540 ; le glossaire a fait l'objet d'un tirage à part sous le titre : *Lexique kabyle-français*].

4. *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain*, Paris, Leroux, 1908, IV p.+ 388 p. + XXX p. [dialecte tamazight : textes, traductions, observations grammaticales et glossaire].

5. *Le Djurdjura à travers l'histoire* (depuis l'antiquité jusqu'à 1830). Organisation et indépendance des Zouaoua (Grande Kabylie), Alger, Bringau, 1925, 409 p. + annexe arabe (10 p.) + 1 carte. Réédité en 1999 en Algérie : Alger, Berti Editions, 297 p. (+ 7 p. en arabe).

Articles et mémoires :

1. Mémoire sur l'enseignement des indigènes de l'Algérie (réponse à une critique parlementaire), *Bulletin de l'enseignement des Indigènes* [Alger, Jourdan], 1897.

2. Le Kanoun d'Adni, texte et traduction avec une notice historique, *Recueil de mémoires et de textes, XIV^e Congrès international des Orientalistes*, Alger, 1905. Paris, Leroux, p. 151-178. [le texte kabyle est repris dans *Méthode de langue kabyle* (cours de 2^e année), p. 15-27].

3. Manuscrits berbères du Maroc, *Journal asiatique*, 10/6, 1905, p. 333-362.

4. L'inscription Libyque d'Ifir'a, *Revue archéologique* [Paris, PUF], LIII/2, 1909, p. 387-415.

5. Nouveaux documents archéologiques découverts dans le Haut Sébaou (Kabylie), *Revue africaine*, LV, 1911, p. 16-41.

6. Nouvelle mission archéologique en Kabylie, *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, (Paris), 1912, p. CCXXII-CCXIII (séance du 11 juin 1912 de la commission de l'Afrique du Nord).

7. Le Kanoun de la zaouia Sidi Mansour (Aïth Djennad), *Mélanges René Basset*, t. I, Paris, 1923, p. 79-86. Le document complet est repris en annexe dans *Le Djurdjura à travers l'histoire*.

Il est également annoncé sur une page intérieure du *Djurdjura à travers l'histoire* (1925) une étude intitulée :

– Trésors magiques de Kabylie, *Revue africaine*, mais elle ne semble pas avoir paru (du moins dans la *Revue africaine*).

J. Déjeux mentionne dans sa notice un inédit : *Journal de route (mission Segonzac), hiver 1904-1905. Exploration du Maroc (Bled es-Siba)* 362 p.

Nous en avons publié le premier cahier (original) qui nous avait été remis par sa famille dans la *ROMM* 44, 1987. Quelques années plus tard (1995), O. Ould-Braham réussissait à localiser et à publier le texte intégral de ce document extrêmement intéressant.

[S. CHAKER]

Bibliographie

– CHAKER (Salem) : “Documents sur les précurseurs. Deux instituteurs kabyles : A. S. Boulifa et M. S. Lechani.”, *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, 44 (“Berbères, une identité en construction”), 1987, p. 97-115.

– DEJEUX (Jean) : *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*, 1984, Paris, Karthala,

– OULD-BRAHAM (Ouahmi) : Le voyage de Boulifa au Maroc d'après son Journal de route (Bled Es-siba, 1904-1905), *Etudes et documents berbères*, 12, 1995, p. 35-105.

– REDJALA (Mbarek) : Un prosateur kabyle (Saïd Boulifa), *Littérature Orale Arabo-Berbère*, 4, 1970, p. 79-84.

– REDJALA (Mbarek) [= M. Awadi] : Un écrivain d'expression kabyle : Si Amr u Sseyd, dit Boulifa, *Bulletin d'Etudes Berbères*, 6, 1975, p. 9-14.

Sur la mission Ségonzac, voir :

– SEGONZAC (Marquis de) : *Au coeur de l'Atlas. Mission au Maroc (1904-1905)*, Paris, Larose, 1910, 794 p., 177 phot., 16 cartes.

– *Itinéraires au Maroc (1904-1905)*, Paris, 1910 (5 cartes).

Extrait

[...] Les récents travaux du regretté M. Masqueray l'ont mieux mise en lumière [*l'organisation de la société kabyle*] et, grâce aux conférences faites par des personnes autorisées, au sein de sociétés éminentes, elle apparaît aujourd'hui sous son véritable jour et peut être considérée, ainsi que l'a fort nettement dit Renan³, comme « l'idéal de la démocratie ».

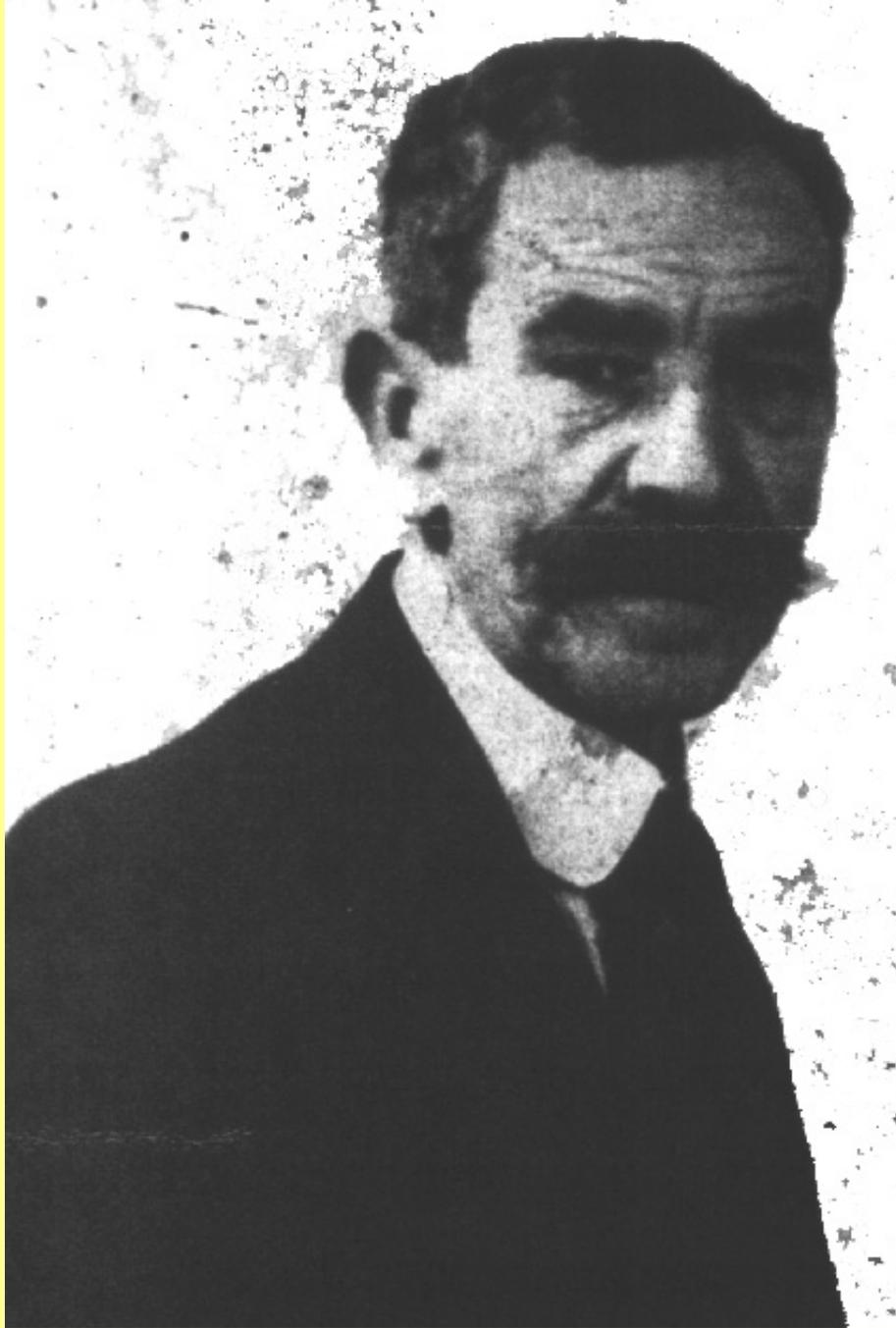
La Kabylie est pauvre par suite de la densité de la population et du peu de fertilité de son sol. Malgré cette pauvreté, le paupérisme, plaie spéciale aux cités modernes, n'existe pas. La forme la plus pratique du vrai socialisme paraît avoir eu son application la plus rationnelle dans le pays kabyle et, cela provient des qualités toutes particulières de ses montagnards qui ont su dans leurs "kanouns" s'administrer, en empruntant sans doute au droit romain, en demandant au travail des mains des ressources, en faisant produire au sol ingrat des cultures, même intensives et, surtout, en puisant dans la solidarité humaine les principes qui font que tous se dévouent pour chacun et que chacun se dévoue pour tous.

Ce sont ces grands et beaux principes humanitaires qui, à juste raison, on fait l'admiration de ceux qui ont étudié et vu de près les Kabyles, vestiges de cette race berbères que Ben Khaldoun a placé au rang des Grecs, des Romains, des Persans, des Arabes. Leur esprit démocratique et leur bravoure sont appréciés et reconnus depuis les temps les plus reculés. On rapporte que Aïcha, femme de Mahomet, vit un jour un jeune et beau garçon, plein de grâce et de vivacité, et dont les cheveux étaient tressés. Elle dit : « De quelle tribu parmi les nations est ce garçon ? » – « C'est un Berbère » lui répondit-on. Elle reprit : « Les Berbères accueillent bien leurs hôtes, frappent bien du sabre et mettent une bride aux rois comme on bride les chevaux. »

Un des historiens arabes, El Bekri faisant l'éloge des Berbères, a dit : « Nous autres Arabes, nous combattons pour les dinars et les dirhems, tandis que les Berbères combattent pour l'honneur de leur race et la gloire d'Allah... ».

Introduction au *Recueil de poésies kabyles*, 1904 (rééd. 1990, p. 47).

³ *Revue des deux mondes*, 1873 (compte-rendu de Hanoteau & Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*).



Boulifa (collection CRB-INALCO)